

SEANCE DU 20 janvier 2015.  
Restitution de l'intervention de :  
Jacques Roux

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, Roland, André et Gilles

TITRE : Quand la démocratie souffre de la *démagocratie*.

C'est comme tous les ans, avec un immense plaisir que je viens produire ma participation sur la question de l'année, et ce n'est pas dans un pointu pédagogique que je m'adresse à vous, c'est presque un peu l'inverse : ce que je voudrais exprimer ce soir, je n'aurai sans doute pas le temps, c'est une question d'humeur à la suite de ce que j'ai pu expérimenter dans mon propre travail et dans ma pensée personnelle aussi, à l'endroit de ces questions politiques, et de cette question passionnante mais aussi particulièrement irritante pour moi de la démocratie.

Je crois que c'est un sujet autour duquel je suis en train de vivre ma crise d'adolescence, je suis mal avec cette chose-là, je ne suis pas bien. Ce qui se dit sur le sujet de la démocratie me perturbe, pourquoi ? Je vais m'efforcer, derrière cette râlerie, de mettre une argumentation et d'expliquer pourquoi les choses m'agacent concernant le concept de démocratie, en particulier.

Je ne suis pas le seul à le trouver, ce sont des phrases que l'on entend : « *il y a quelque chose de pourri dans la république en France* », dans la république nationale, ce qui nous introduit dans une question de définition de la république. Pour parler de la démocratie, je vais d'abord parler de la république, parce que je pense que la démocratie ne peut se concevoir que dans une république, et qu'elle est en position logique d'opposition avec la république, tout en étant partie intégrante de cette république. Il y a des rapports logiques extrêmement difficiles, en définitive, à concevoir, et c'est cela que j'aimerais formaliser.

Mon idée est qu'il peut y avoir une république non démocratique, et que lorsque la république n'est pas démocratique, elle est effectivement très problématique, très « ripublique », très dangereuse et très difficile à vivre. Au fond, la position politique à partir de laquelle j'ai souhaité prendre la parole sur ce sujet, est une position républicaine démocrate : je suis républicain parce que j'aime la république, j'en fais partie, j'en vis ; elle m'a permis d'organiser ma vie telle que celle-ci s'est organisée, donc je l'aime. Mais je trouve qu'elle est effectivement à côté de la plaque et je voudrais me permettre de faire la critique de la république ; je fais aussi cela à partir de l'exercice et de l'expérience de la psychiatrie, pourquoi ? Parce que, au fond, ma pensée est que la raison, dans l'histoire de l'occident rationnel, la raison, ne démarre qu'avec la république. Les empires, les empereurs, n'ont pas besoin de la raison, cela ne leur sert à rien pour gouverner. La raison sert à argumenter, à expliciter, à persuader, et sert dans un régime d'échanges. Pour moi, au fond, la république, c'est la raison, c'est le système de la raison, c'est la même chose, à la limite, c'est le même mot.

La place de la démocratie dans cette histoire, c'est d'apporter à cette république sa qualité. La république peut exister sans démocratie ; j'ai présenté ce schéma logique que je présente un peu tous les ans, qui traite aussi bien des données psychologiques, psychopathologiques, que des

données psycho-politiques, dans lequel j'essaie de présenter logiquement des oppositions diamétrales, que l'on pourrait appeler des antinomies, entre des concepts. Et je pense que cette république est à la fois antinomique et complémentaire du concept de démocratie. Les mots ont une importance fondamentale, et ce que nous faisons en particulier avec ces deux mots là, constitue, fabrique, notre vie quotidienne, notre manière de nous parler, notre manière de ressentir les autres, notre psychologie ; Freud disait : « on commence par céder sur les mots, et puis on finit par céder sur les choses », phrase qui date de 1921 dans « Psychologie collective et analyse mémoire ». Il est vrai qu'il a dû, comme les autres, céder sur les mots, lorsqu'il s'est trouvé en situation d'expert sur le procès Wagner-Jauregg, il s'est arrangé avec les concepts d'expertise médicale de névroses traumatiques et il a défendu son collègue Wagner-Jauregg qui était quand même un psychiatre autrichien extrêmement dangereux, qui mettait en place à l'époque des traitements extrêmement violents d'électrification cérébrale pour les soldats revenant du front et pour les y renvoyer. Avec une électro-convulsivo-thérapie très puissante, on permet aux gens d'oublier tout ce qui s'est passé, les soldats repartaient au front d'une manière ragaillardie.

Je vais donc parler de république, de démocratie, et en définitive, je vais parler d'amour ; pourquoi ? Parce que dans le système de la république, le lien de démocratie, l'attitude démocratique, est l'attitude qui consiste à faire en sorte qu'il y ait un respect, une écoute, une attention, des uns aux autres. Je vais parler de l'amour, je ne sais si vous l'avez remarqué, mais les gens qui parlent de l'amour vous tiennent des grands discours pour dire que c'est un truc fondamental, et bien souvent, ceux qui en parlent le plus, avec passion, sont ceux qui, en général, auront une attitude pas toujours formidable. Je voudrais parler de la façon dont la question de l'amour se dispose dans le champ politique, dans le monde commun.

Au fond, je voudrais, cet amour, en offrir une déclinaison : je vous proposerai trois cas pluriels de l'amour, que l'on appellera les cas républicains, si vous le voulez, et trois cas singuliers que l'on appellera cas démocratiques. En fait, vous les connaissez très bien tous, puisque les cas pluriels seront : travail, famille, patrie, et les cas singuliers seront : liberté, égalité, fraternité. Je voudrais essayer de mettre en forme, ces idées-là. C'est ce qui apparaît dans le tableau :

<p><b>VxLFx</b> <i>Zero</i> Surmoi familial obsidional sélectif oligarchique potentiellement nazi ou stalinien</p>	<p><b>LExFx</b> <i>Negation Complete</i> République symbolique Idéaliste rationnelle</p>	<p><b>ExLFx</b> <i>Pas tout</i> Moi libre <u>pratique</u> paranoïaque monarchique potentiellement despotique ou tyrannique</p>
<p><b>LVxLFx</b> <i>Negation de la partie</i> Rites d'équivalence et d'Égalité</p>		<p><b>LVxFx</b> <i>Pas tout et pas zero</i> Mythes de la partie et de la Patrie</p>
<p><b>VxFx</b> <i>Tout</i> Ça au travail <u>inerte</u> schizophrène démocrate potentiellement révolutionnaire</p>	<p><b>LExLFx</b> <i>Affirmation Complete</i> Démocratie imaginaire Matérialiste affective</p>	<p><b>ExFx</b> <i>Pas zero</i> Surmoi fraternel hystérique électif oligarchique potentiellement fasciste ou mafieux</p>

Vous les voyez apparaître bien entendu : famille, travail, patrie, liberté, égalité, fraternité. Je les ai inscrits en opposition de phase, c'est à dire que le travail, au fond, est en opposition de phase avec la liberté, au travail, nous ne sommes pas libres, la famille, je l'ai inscrite en opposition de phase avec la fraternité, puisque la famille est une réalité anthropologique, que l'on recherche éternellement, mais que l'on ne trouve jamais : posez-vous les questions où commence, où s'arrête une famille ? Et vous verrez que l'on ne peut absolument pas donner de réponses à ces questions. La fraternité est, par contre, quelque chose qui fonctionne à l'inverse, c'est un sentiment de fonctionnement d'ordre collectif, et j'ai mis en opposition de phase les rites d'égalité, avec la mythologie de la patrie.

**Le concept de famille** se confond avec celui de classe. Une lecture extraordinaire que je vous conseille: « *Les éléments de logique opératoire* » de Piaget. Dans ce grand ouvrage de logique, il partage l'ouvrage en deux grandes parties : La logique des classes, et la logique des relations. Et tous les exemples qu'il prend dans le cadre de la logique des classes concernent les rapports familiaux : une famille est un ensemble d'individus regroupés autour d'un concept, celui par exemple, que Lacan avait nommé : le nom du père. Mais même avec le nom du père, on ne sait jamais où commence et où s'arrête une famille, cela ne nous donne pas de repères. Par contre, une famille se définit peut être davantage par un ensemble de coupures, de brisures. Une famille est toujours joutée de toutes parts par des conflits, des séparations, des deuils, et cet ensemble de conflits réalise la famille.

**Le concept de fraternité** : je voudrais citer deux concepts, qui, à mon sens, sont très opérants, chez Lacan et chez Sartre. Lacan ne traite pas très souvent de la question de la fraternité, mais lorsqu'il en parle, il parle de la ségrégation fraternelle. Pour lui, le système de la fraternité ne va pas sans une position ségrégative. On ne peut pas être dans un rapport de fraternité avec quelqu'un sans éliminer tous les autres. Un autre concept tout à fait intéressant pour nous amener à penser cette question de la fraternité, c'est celui de « fraternité terreur » chez Sartre, notamment dans : *Critique de la raison dialectique*. J'ai déjà repris des éléments de cette critique où Sartre nous expliquait comment, dans des situations de très grands conflits, de crises de très grandes violences, des liens se nouent, le fameux *groupe en fusion*, la sortie de la sérialité. Le fait que les individus, au travers d'une expérience vécue dans l'ensemble très fortement, vont nouer des rapports de fraternité ; Sartre appelle cela *la fraternité terreur*, c'est à dire que pour qu'il y ait fraternité, il faut qu'il y ait eu terreur. C'est particulièrement intéressant à considérer aujourd'hui au regard des phénomènes de l'actualité.

Vous voyez que ces concepts permettent de penser en opposition, en rapport d'antinomie, cette question d'appartenir à un groupe familial, ou bien s'insérer dans un collectif fraternel. Cela pose des questions d'ordre anthropologique et d'ordre logique, qu'il me semble intéressant de placer dans un questionnement de type purement logique.

**Le concept de liberté** ; mon idée est la suivante : j'ai placé la liberté là où en psychiatrie je place la psychose paranoïaque. Pour être libre, il faut être soi, il faut être quelqu'un ; si l'on n'est personne, on ne peut pas accéder à l'état de liberté, et ce rapport d'être quelqu'un, cette idée que le sujet peut penser être ce qu'il est, c'est ce que Lacan avait appelé l'interprétation paranoïaque du sujet. Le paranoïaque, c'est celui qui pense qu'il est lui-même, donc la liberté ne peut se vivre qu'à partir de cette position, d'identité, le sentiment d'être soi, qui est un sentiment qui est toujours délirant puisque, plus j'ai le sentiment d'être moi, plus je m'aperçois qu'une foule d'impressions, de pensées me viennent, qui me sont toujours plus ou moins étrangères, qui ne m'appartiennent pas. Elles me viennent d'autrui, mais je me persuade que je suis quand même quelqu'un qui tient la route, et toute cette attitude est ce que l'on entend par tempérament, position, vécu paranoïaque.

En position antinomique de cette caractéristique du sujet de la psychologie, j'ai placé la question du travail, qui est aussi une place inerte, qui correspond à la schizophrénie. Cette opposition paranoïaque-schizophrénie, est une opposition aussi, bien entendu, psychiatrique : elle caractérise ce que l'on appelle les délires chroniques. Il n'y a que deux sortes de délires chroniques en psychiatrie, c'est à dire la manière d'être délirant toute sa vie : la schizophrénie, délire chronique dissociatif, et la paranoïa, délire chronique systématisé. Ces deux délires chroniques, je l'ai expliqué les années passées, je n'y crois absolument pas ; je pense que ce sont des choses qui n'existent pas, mais qui sont construites par la culture psychiatrique expertale du XIX<sup>ème</sup> siècle des tribunaux, par la psychiatrie du XX<sup>ème</sup> siècle. Aujourd'hui, il est vrai que la psychiatrie anglo-saxonne essaie d'éviter ces concepts un peu encombrants, lourds. Elle s'en sort par des classifications qui traduisent l'organisation structurelle de la chose mentale, du champ mental. Ces psychoses, à mon avis, n'existent pas en tant qu'objet, c'est à dire que le fou n'est pas un objet sur lequel on peut faire des expérimentations ; c'est ma pensée, mon champ de croyance. Pour autant, croyez-moi, on fait des expérimentations sur la question de la folie et des psychoses chroniques, ce qui n'est pas sans poser problème, problème de logique. Ces psychoses chroniques n'existent pas en tant qu'objet, par contre, elles existent en tant que phénomène culturel, en tant qu'objet d'interprétation, de lecture du monde. Être paranoïaque, cela n'est pas une tare, c'est nécessaire, on a besoin de s'appuyer sur une position d'identité, on a besoin de sentir être quelqu'un.

Concept de patrie : je continue dans cette énumération et je voudrais que vous regardiez la façon dont j'ai essayé de placer ces concepts dans un rapport de logique. Dans patrie, il y a patère, le Robert historique de la langue française nous dit : « Nom féminin emprunté en 1516 au latin « *patria* », pays du père, employé chez les auteurs chrétiens et au moyen âge avec le sens de pays, région ». Mais pour qu'il y ait patrie, il faut qu'il y ait nation, clan, tribu, groupe d'intérêts, de représentation mutuelle, c'est ce qui est interrogé aussi dans le concept sartrien de fraternité-terreur. La patrie en appelle à l'amour, mais sur la base d'une expérience de la terreur, elle en appelle au père mais sur le fond du melting-pot incestueux du plan endogame-polygame. Le travail, je l'ai dit, est une nuisance nécessaire ; nul, hormis les nazis, ne contestera qu'il soit antinomique de la liberté, si ce n'est dans la mythologie du travail que réalise la personne : on peut se réaliser dans son travail, le travail peut nous donner plus d'importance, un équilibre psychologique, et il ne donne jamais cet équilibre sans peser lourdement une charge de refoulement sur la spontanéité, la liberté.

La façon que j'ai eu de présenter dans un rectangle ces concepts, est inspirée du *carré logique aristotélien* ou plus précisément, du *carré d'Apulée* qui est ce carré dans lequel se posait la question des quantités. Vous voyez que je les ai inscrites ici : vous avez, par exemple :

- **VxFxT<sub>out</sub>** : pour tout x, j'ai la fonction f de x, qui est l'opposée logique de :
- **ExL<sub>F</sub>x Pas tout** : il existe un x ne répondant pas à la fonction f de x

J'explique ma symbolisation : pour des raisons d'écriture, le « non » en logique s'inscrit comme un « L » à l'envers ; comme je ne l'ai pas au clavier, et le recours à des tableaux de signes donne un caractère qui n'est pas pris en compte par le logiciel d'écriture, donc j'ai décidé de symboliser le « non » par la lettre « L ». A partir de cette remarque, cela va vous faciliter la lecture du tableau.

*Remarques du e journal à propos des autres symboles utilisés :*

« V » : correspond à la notation mathématique « quel que soit », traduite aussi par « pour tout »

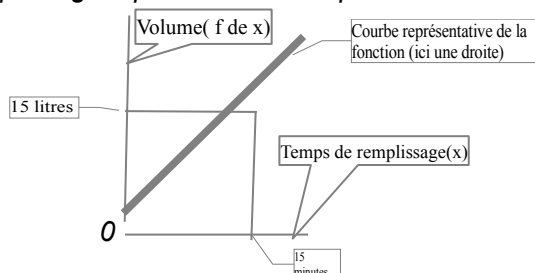
« E » : correspond à la notation mathématique « il existe »

« F » : correspond à la notation mathématique « fonction », qui caractérise une relation entre une variable (x) et une application mathématique qui lui fait correspondre une image ( f de

x). Pour des cas simples, on peut matérialiser cette fonction par une représentation plane, qui donne l'image de  $f$  de  $(x)$ , en fonction de la valeur de  $x$ .

Pour vous donner une notion de fonction simple, imaginez qu'un robinet remplisse un récipient. Le débit du robinet est de 1 litre par minute, et le récipient a un volume de 15 litres. Intuitivement, on sait que le récipient débordera au bout de 15 minutes.

Il est possible de représenter la fonction mathématique « image du volume du remplissage » par une courbe qui met en relation le temps et le volume engendré



Ce carré d'Apulée est formidable parce qu'il est symétrique, on a l'impression qu'il y a une logique des choses dans la république ; d'ailleurs, c'est ce qu'on a appris dans l'histoire de la république, ce que l'on a appris à l'école, si l'on se sert bien de sa raison, on doit être amené à penser des choses carrées.

Ce n'est pas si simple, parce que ce carré d'Apulée est asymétrique dans tous les sens. Je le termine, si vous le voulez bien. Du côté de ce que j'avais l'habitude de qualifier comme la pensée obsessionnelle, ici, marquée obsidional, caractéristique de ce qui tient un siège, pensée cartésienne, par exemple, pensée de Descartes, quel que soit  $x$ , non  $f$  de  $(x)$ . Cela vous rappelle quelque chose chez Descartes, le doute hyperbolique, mettre tout en doute c'est le propre de la pensée obsessionnelle.

La négation absolue de cette position-là, est : il existe un  $x$  tel que  $f$  de  $x$ , la position hystérique : il y en a un que j'aime, il y en a un qui vaut le coup dans le monde, c'est totalement incompatible avec la position obsessionnelle. Ce qui a été très important par rapport à ce carré logique d'Apulée, a été la connaissance logique apportée par un logicien mathématique français, qui dans les années soixante a postulé qu'il y avait une manière supplémentaire de quantifier les événements, les choses, l'objet d'une connaissance possible. Et Robert Blanché a rajouté à ces différentes quantités le « zéro », le « tout », le « pas tout », et le « pas zéro », et l'on voit très bien les rapports d'opposition. Mais Robert Blanché a ajouté des quantités que l'on peut qualifier d'intermédiaires, mais qui sont incontestables, des quantités logiques pures, qui sont le « pas tout et pas zéro ». Il est possible que l'on ait dans une quantité, dans une population, dans un ensemble d'éléments, pas tous les éléments, mais pas non plus zéro ; on est dans le cadre de la partie, cette quantité définie par Blanché qui l'a appelé la « partie ». En opposition à cette quantité, il a créé une entité qu'il a appelé la « négation de la partie », ce qui a ajouté à ce carré logique aristotélicien une certaine finesse, qui donne une possibilité d'analyse plus profonde, et surtout qui permette de distinguer des cas de figures réels de la vie vécue.

Sur ce tableau, je pense que dans le temps qu'il nous reste, je n'aurai pas le temps de le développer, j'ai ajouté deux quantités qui appartiennent non pas à la logique de Blanché, mais à celle de Piaget, qui sont : la « négation complète » et l'« affirmation complète », que l'on peut lire assez facilement, «  $LExFx$  » : il n'existe pas de  $x$  tel que  $f$  de  $(x)$  et «  $LEXLFX$  » : il n'existe pas de  $x$  tel qu'il n'existe pas de  $f$  de  $(x)$ .

Je voulais vous dire qu'il y a dans le carré logique d'Apulée, et je vous invite à aller sur le net où c'est développé, des rapports de négation particuliers : il y a la définition des contraires et des subcontraires, les contraires ne peuvent pas être vrais en même temps, et les subcontraires

ne peuvent pas être faux en même temps.

Ce que j'aurais voulu essayer de mettre en évidence, c'est que si l'on présente les concepts de la subjectivité, et la politique subjective, selon cette méthode, on va s'apercevoir que les trois concepts républicains sont contraires : si l'on est au travail, on n'est pas dans la famille, en règle générale, ou c'est difficile à vivre. Si l'on est dans la patrie, si on œuvre pour elle, on n'est pas dans notre travail, et si l'on est dans la famille, si on s'en occupe, on ne s'occupe pas de la patrie. Il y a donc une sorte de rapport de contrariété assez simple entre ces concepts, mais ce sont les caractéristiques de ce que l'on attend d'une république.

La république est toujours vécue, on a un rapport à la république qui est un rapport à une instance parentale, ce qui pose problème lorsque l'on veut la critiquer, parce que celui qui se permet de critiquer la république dans laquelle il vit, d'abord il crache dans la soupe et d'une certaine manière, il critique ses parents. Cela pose la question de savoir : « Est ce que l'on peut critiquer ses parents ? » On peut critiquer ses parents, ce n'est pas toujours une affaire en or, cela ne se passe pas toujours bien, on peut critiquer ses parents mais la question se pose de savoir si on doit le faire.

Donc le débat démocratique est un espace dans lequel une critique de la république va toujours plus ou moins affleurer, et poser des questions de problèmes, de structure, de possibilités, de permissions.

Le discours sur la république mondiale telle que je vous l'ai présenté en début d'exposé, part du fait que je pense qu'il existe deux républiques : une république nationale, dans laquelle nous fonctionnons, et la république mondiale de l'argent, et je pense qu'elle existe en tant que république, cette république mondiale de l'argent. Je ne suis pas d'accord avec Toni Negri qui considère, au fond, que c'est un empire, que le monde libéral est constitué comme un empire. Je ne suis pas non plus d'accord avec Alain Soral, pour trois raisons :

1. Parce que la république mondiale n'est pas expansionniste, elle n'en a pas besoin : elle est mondiale, il n'y a pas d'empereur.
2. Elle réalise toutes les conditions d'une oligarchie fonctionnant bien.
3. Et elle se préoccupe de la liberté de ses sujets, ce qui n'est pas le cas d'un empire.

Cette vision de Negri dans ce livre très passionnant, qui s'appelle *L'Empire*, me semble problématique, et par contre, ce monde international, ce monde de l'argent, de la loi internationale, fonctionne et nous l'avons intégré comme une république. Il se situe donc aussi en opposition logique avec les possibilités démocratiques réelles.

En psychiatrie, deux des auteurs qui m'ont le plus impressionné, qui ont déterminé ma manière de penser la psychiatrie, ce sont Deleuze et Guattari, dans ce livre assez extraordinaire que l'on a appelé *L'anti Œdipe*, en 1972, produit au sein d'un ouvrage plus important, dont le titre était *Capitalisme et schizophrénie*. Cet intitulé de Deleuze et Guattari était particulièrement interrogant. Que veut dire Capitalisme et schizophrénie ? Cela voulait un peu dire que la schizophrénie était la résultante du fonctionnement capitaliste historique. Je n'en suis pas sûr, je n'en sais rien, je la situerai plus tardivement dans l'histoire, la schizophrénie. Et la grande idée de Deleuze et Guattari était que le schizophrène, c'est celui qui, au fond, est un révolutionnaire qui a envie de casser des ordres, de rompre l'ordonnement de la société, la logique, la raison, le totalitarisme de la raison, le totalitarisme du signifiant ; le schizophrène était celui qui était censé vouloir faire la révolution sur place.

A l'époque j'ai été fasciné par cette interprétation et je l'ai longtemps prise très au sérieux. Aujourd'hui je pense qu'il y a là une erreur fondamentale. La personne, en situation de vécu et d'expression schizophrénique, cela existe en effet, est une personne qui n'est pas du tout révolutionnaire, qui n'a pas du tout envie de casser les systèmes. Ma pensée, aujourd'hui, est qu'un schizophrène, c'est un démocrate, quelqu'un d'intrinsèquement démocratique dans son intention, dans son idée, dans son désir, dans ses attentes, c'est quelqu'un qui veut la démocratie.

A partir d'une telle interprétation, qui est la mienne, on comprend cette histoire de la démocratie qui fait peur, qui est quelque chose d'un peu encombrant. On peut comprendre la présentation de Philippe Mengue qui nous a présenté la démocratie comme le non souhaitable. Il est vrai que de mon point de vue, je suis un républicain démocrate, c'est à dire que moi, la démocratie, je la veux, je ne dirais pas que j'y crois, je pense que c'est un concept. La démocratie réelle, chacun ici, je pense a suffisamment éprouvé les rapports de société pour comprendre que l'on ne la rencontre pas, elle n'est pas en classe, elle ne se réalise pas, mais elle existe en tant que concept. Si la démocratie n'existe pas en tant qu'objet, ou a du moins très peu existé dans l'histoire, voir le cours magnifique de Muriel Damon sur la Grèce, il y a des choses qui existent de part et d'autre : nous avons eu pendant les trente glorieuses la sécurité sociale, qui est en train de se débiner complètement, qui a constitué pour moi un organe de démocratie, quelque chose de l'ordre de la réelle démocratie, tout cela constitue des petits bouts, mais il est bien certain que la démocratie au réel, on la cherche toujours. On comprend cette rareté, cette difficulté à la voir, si l'on prend en considération cette histoire que, au fond, vouloir la démocratie, c'est effectivement adopter cette position du « schizo », tel que Deleuze l'appelait.

Pour moi, je le dis tous les ans et je me répète un peu ici, le modèle de fonctionnement de pensée du schizophrène c'est le triste, qui est quelqu'un qui effectivement n'a pas du tout œuvré pour la démocratie, du point de vue de la philosophie politique, et qui pourtant, si l'on regarde les choses en profondeur, a proposé le modèle d'une société dans laquelle on est attentifs les uns aux autres, on échange, on se rend disponibles les uns aux autres, est-ce que ce n'est pas cela la démocratie telle qu'elle existe comme concept ?

Donc, vous voyez cette histoire : Deleuze, le schizophrène révolutionnaire. C'est quoi un révolutionnaire ? C'est quelqu'un, on y est dedans en ce moment, on est très émus de cette histoire de Charlie hebdo : c'est cela un révolutionnaire, c'est quelqu'un qui prend la kalachnikov. Je ne pense pas du tout qu'un schizophrène soit un révolutionnaire. Ce qui est très pathétique dans ce qui s'est passé, c'est que l'on n'a pas eu à juger et à expertiser psychiatriquement les gens qui ont fait ce geste-là. Il aurait été extrêmement intéressant de voir comment les experts psychiatres auraient responsabilisé, déresponsabilisé, quelles pathologies ils auraient évoqué. Est ce qu'ils auraient évoqué la schizophrénie, évoqué la mythomanie, la psychose, la névrose, il y a là vraiment des questions fondamentales. J'ai expliqué avec l'importance de la guerre dans la définition des régimes politiques, parce que dans la guerre, on ne peut fonctionner que sur le mode pervers, on ne peut être que sadique, « voyeuriste », exhibitionniste ; on ne peut pas fonctionner sur le mode paranoïaque, hystérique.

Donc, mon idée est que la république sans la démocratie, ne peut être qu'une condition d'objectivation des classes et des races. La république sans l'idée de démocratie ne peut être que raciste, et j'irai plus loin, raciste et incestueuse. Le titre de l'ouvrage de Platon, ce n'est pas la république, c'est la politique ; mais dans l'ouvrage de Platon, ce qui est décrit, c'est un fonctionnement d'organisation de société incestueuse. C'est à dire que chaque classe doit rester enfermée, se reproduire à l'intérieur d'elle-même et gouverner le mieux possible à partir de cela.

Je vais changer de chapitre. Au sujet de ces régimes politiques, république, démocratie, je voudrais parler du sexe, de la sexualité. Je vais vous donner trois exemples déterminants de républiques incestueuses, pédophiles pures.

Le premier est celui auquel je viens de faire référence, c'est le modèle platonicien. C'est un modèle incompressible, qui ne se préoccupe pas de démocratie, ou au moins la méprise.

Le deuxième modèle est celui de Sade ; c'est très bizarre, Sade est républicain, il est monarchiste, il attend tout du roi, mais il espère en la république. Et c'est vrai que c'est la grande question de la philosophie politique aujourd'hui : est-ce que la république est antinomique de la monarchie ? Regardez Victor Hugo, par exemple, sa vie : il a commencé comme un monarchiste, il est devenu républicain. Enfin, Sade, exemple de république dont vous ne contesterez pas le fait

qu'elle soit incestueuse et qu'elle pose le problème des rapports éventuellement pervers.

Troisième vision de la république, pure, sans vellétés de fonctionnement démocratique à mon sens, Fourier le socialiste utopique qui développe aussi la même idéologie, c'est à dire une idéologie de pure liberté sexuelle que les psychanalystes appelleraient le renoncement au nom du père : c'est la république qui organise les rapports, les relations, qui fabrique les familles.

Voilà donc ces trois modèles de républiques avec des unités de fonctionnement républicain fermées sur elles-mêmes, très proches de ce que Marx appelle des classes sociales, idéalement auto productives et soumises à une autorité supérieure illustrant la république elle-même.

Donc, en dehors du sexe non humain, nom donné par Deleuze et Guattari au fonctionnement des machines célibataires, celui qui ne vise pas à organiser un fait de société, la sexualité que l'on appellera humaine, celle qui s'attache à vivre en rapport avec une société donnée, peut prendre quatre formes telles que je les ai présentées sur le tableau, une forme à tendance monarchiste, collective, sectaire, platonicienne, « *sadienne* », fouriériste, dissimulée dans les corporations, franc maçonnerie, rituelle, patriote, respectueuse de l'intimité des corporations et des classes, mais pas des êtres. Elle est psychotique, perverse, côté sadique avec la tendance polygame-endogame ; elle pratique le « *familiarisme* » démagogique, populiste, et la culture des clans. Et puis il y a une forme démocratique, individuelle, respectueuse de l'intimité des sujets, tendanciellement monogame, exogame.

La démocratie est une psychose, c'est une folie, c'est pour cela que « ça fout les jetons ». C'est tellement exigeant, difficile à réaliser, impensable, que c'est quelque chose de l'ordre de la psychose, et c'est pour cela que je l'ai placée au pôle schizophrène de mon schéma, parce que je pense que c'est l'objet que désire le schizophrène, s'il existe dans le champ social. Et il y a aussi deux formes névrosées, refoulées, dissimulées du type de l'aménagement avec un manque de rigueur, la mauvaise foi sartrienne en est son paroxysme, qui correspond à ce que j'appellerai les régimes parlementaires. C'est à dire les positions intermédiaires, ce que l'on appelle en psychiatrie la névrose, le surmoi obsessionnel, toute cette manière d'être obsessionnelle que l'on voit fleurir dans le monde parlementaire.

Lorsque je parle, vous voyez se dessiner ma conception de la démocratie, c'est à dire que pour moi, la démocratie ça n'est pas le système parlementaire. Je colle tout à fait à l'opinion de Badiou qui considère le « *capitalo-parlementarisme* » comme quelque chose n'ayant rien à voir avec la démocratie : ma conception politique de la démocratie, c'est le système du tirage au sort et de l'élection sur des thèmes, mais jamais de l'élection des représentants. Tout système participant de l'élection des représentants ne peut générer que des systèmes oligarchiques : vous voyez que j'ai figuré sur cet axe oblique (*axe zéro-pas zéro*) les modalités de fonctionnement des oligarchies dans lesquelles nous sommes actuellement noyés.

Donc la république en soi, c'est à dire dans son expression dénuée de toute vellété démocratique, ne peut fonctionner au départ que sur un mode d'inceste, et ne commence à s'en éloigner que par l'instauration, avant même l'amour courtois, de l'exogamie-monogamie illustrée magnifiquement dans les ouvrages de *Michel Clouscard*, notamment dans « *L'amour fou* ».

« *L'amour fou a été la condition de la sortie de l'endogamie-polygamie tribale pour entrer dans le système exogamique-monogamique féodal, Iseult première femme libérée, dispose de deux grands espaces : le passage de l'endogamie à l'exogamie et le passage du tribal à la classe sociale, ce qui permet de jouer de la contradiction interne de chaque proposition* ». Ceci est un résumé de la pensée de Michel Clouscard que j'ai trouvé sur un site d'un maraîcher en agriculture biologique à Gaillac que je vous conseille.

Je vous propose donc de penser dans un rapport d'opposition que la république soit l'espace des licences collectives, comme la démocratie est l'espace des possibilités d'amour individuel, et l'on revient à cette question de l'amour. Et les aménagements parlementaires sont les



lieux de proposition et d'aménagement de compromis entre ces outrances. Vous voyez que je vous avais proposé un certain nombre d'équations avant que certains d'entre vous ne les considèrent comme scandaleuses. J'identifie la monarchie et la paranoïa, la monarchie, régime d'un seul qui représente la personnalité et la paranoïa. J'identifie l'oligarchie et la névrose, j'identifie la démocratie et la schizophrénie.

J'ai présenté les choses dans un schéma logique que je vous invite à revisiter sur le net, c'est facile : il y a de très beaux articles sur le carré aristotélicien. Il y a un autre problème de logique que j'aimerais évoquer, c'est la raison pour laquelle je vous disais que la question de la démocratie m'agace, ou du moins tout ce que l'on peut raconter dessus m'agace. Et notamment de la négation, chose dont on s'occupe en tout premier lieu en logique : quelles sont les négations que l'on peut mettre en œuvre, comment est-ce que je m'y prends pour dire qu'une chose n'est pas ce qu'elle est, que quelqu'un n'est pas ce qu'il est, ..... ? C'est très difficile. Il existe un certain nombre de concepts philosophiques qu'il est intéressant, pour moi, de revisiter lorsque l'on réfléchit à cette question de la démocratie. Par exemple, Abou Hamid Moḥammed ibn Moḥammed al-Ghazālī (1058-1111), dans *Tahafut al-Falasifa (L'incohérence des philosophes)* (1095) sera ensuite contesté par Avicenne *Tahafut al-Tahafut, (L'incohérence de l'incohérence de la philosophie)*. Ce *Tahafut* est traduit, dans les différents ouvrages, de deux façons : « incohérence de l'incohérence » ou « réfutation de la réfutation ». C'est intéressant réfutation, incohérence, est-ce la même position, à quel type de raisonnement logique cela nous amène-t-il ?

Un autre auteur qui a posé ces questions, Kant, « *Critique de la raison pure* », dans le chapitre central qui s'appelle : « *Amphibologie des concepts de la réflexion* ». Qu'est-ce que l'amphibologie pour Kant ? C'est la confusion, et c'est un terme qui m'intéresse particulièrement en psychiatrie, que se passe-t-il lorsque l'on confond ? Kant pense que c'est souvent lorsque les acteurs ont tendance à confondre, pour dire simplement, l'au-delà et l'ici-bas, les concepts et les objets, les mots et les choses et cette confusion réalise l'amphibologie du concept de réflexion, c'est à dire qu'il y a deux façons de penser, de porter un jugement : le jugement déterminant et le jugement de réflexion. Il n'y a pas d'amphibologie des jugements déterminants : un jugement déterminant est : « un chat est un chat », « un chien est un chien », on ne discute pas. Les concepts de la réflexion s'adressent à des êtres, pas à des objets, et donc nous posent la question du retour sur soi.

Autre modèle de la négation : la mauvaise foi sartrienne, qui est particulièrement bien illustrée par la phrase de Bourdieu : « *Les fictions sociales sont des fictions sociales* », le garçon de café qui est persuadé d'être garçon de café est dans une position permanente de mauvaise foi. On peut en dire autant des professeurs et des docteurs.

Autre système de la négation : « *l'euphémisation* » chez Bourdieu. Qu'est-ce que Bourdieu a appelé *euphémisation* ? Le plus simple serait de dire « faire prendre des vessies pour des lanternes ». Lorsque n'importe quel homme politique, on peut tous les prendre à la queue leu leu dit : « *dans une démocratie, il est inadmissible que, il est bon que, il est bien que, ...* », on est au cœur de cette outrance, de cette tromperie, de cette anomalie, de cette négation de concept que constitue *l'euphémisation* ; pire, notre démocratie est aussi une façon de se tromper soi-même, de tromper son monde. C'est le concept de la vérité et du faux.

Chez Heidegger, cela se corse parce qu'il y a l'expérience « *facticielle* » : tomber dans l'expérience des faits. Heidegger n'a pas du tout la position des philosophes pragmatistes, c'est l'inverse, ce qui compte c'est de ne pas se laisser avoir par le système des faits.

Dans l'histoire de la philosophie, il y a, pour penser la négation, aussi, par exemple le concept freudien : le concept de dissociation, de clivage, de rupture, chez Freud et dans toute l'histoire de la psychanalyse. A ce sujet, l'article de Freud sur la négation est particulièrement intéressant et pose problème, Freud dit : « *Si le sujet ne désire pas sa maman ; c'est qu'il désire sa maman* » ; c'est clair, c'est net, on ne discute pas là-dessus ! Je ne sais pas.

Le concept de démocratie réalise donc à lui seul les conditions de la mauvaise foi républicaine. La mauvaise foi dans la république, c'est la façon dont la république peut elle-même parler de l'amour en France. La république ne peut parler de la démocratie, la république doit laisser être la démocratie en son sein, comme on doit laisser les enfants être les enfants dans une famille. Sartre ne s'y est pas trompé, pour une fois, cette mauvaise foi est une foi : c'est encore là le problème subjectif de la double négation. Pourquoi je vous casse les pieds avec cette histoire de la double négation ? Qu'a-t-on appris à l'école ? On a appris que la négation de la négation, c'est l'affirmation ? Est-ce que c'est vrai ? Cela n'est pas sûr !

Ce problème de la double négation n'est pratiquement jamais problématisé par l'école de la république : ce que j'ai appris à l'école en logique, c'est ce que j'ai énoncé précédemment, non non « a », c'est « a ». On pourrait appeler cela la logique positive, et c'est aussi la logique positiviste, la pensée kantienne, la pensée du XIX<sup>ème</sup> siècle européen, de la III<sup>ème</sup> république, c'est une logique positive. Par contre, il y a aujourd'hui et c'est très développé, des logiques subjectives, des logiques qui partent du principe que la double négation n'est pas une affirmation et n'est pas non plus une négation, bien que le négation d'une négation est une négation. On voit que l'on est en présence d'une logique nouvelle qui est la logique subjective.

Je voudrais, avant de terminer, développer sur la démocratie : j'ai parlé de cette position *schizo* et psychotique, de cette position inquiétante de la démocratie. La démocratie peut faire peur, ce n'est pas honteux en définitive ; c'est que la démocratie telle qu'elle pourrait être réalisée et fonctionner réellement, pose un problème terrible qui est qu'elle n'est pas désirée par le plus grand nombre. La démocratie, gouvernement du plus grand nombre, n'est pas désirée par le plus grand nombre ; problème logique : que faire avec cela ?

Philippe Mengue nous disait : « *tout le monde est démocrate, tout le monde veut la démocratie* », moyennant quoi c'est un système tiré vers le bas, il n'y a rien à en attendre, ne comptez pas là-dessus. Je dirais plutôt, personne n'est démocrate, mais les intentions démocratiques, les attentes démocratiques ne sont pas si nombreuses dans le champ social, dans le champ public, dans le monde public, et cela nous pose à la fois un problème logique, un problème moral, un problème de dépression : on peut déprimer et il n'y a peut-être que les « *schizos* » qui veulent la démocratie.

Je reprends la question posée : comment j'articule mes réflexions sur la logique avec cette pensée politique que j'essaie de mettre en forme, et quel usage j'en fais ?

Je ne suis pas dans un usage, je suis plus dans un passif. Au fond, la pensée de la psychiatrie m'a amené à penser les rapports politiques au travers de cette grille formaliste logique. Il m'a semblé que ce que l'on appelle, en psychanalyse et en psychiatrie la structure a, aujourd'hui, en gros, deux écoles psychiatriques, dans le monde : les gens qui considèrent la question de la structure, c'est à dire qu'il y a des structures mentales et ceux qui considèrent qu'il n'y en a pas, que c'est une démarche intellectuelle qui ne sert à rien, c'est le pragmatiste anglo-saxon qui veut tout décrire. Il me semble évident depuis le départ qu'il y a une structure d'organisation des pathologies, des manières d'être, même de la phénoménologie.

La phénoménologie est une partie de la philosophie qui n'est pas si loin que cela, en définitive, du structuralisme, et des phénoménologues ont proposé des classifications extrêmement structurées. Piaget, qui n'est pas un phénoménologue, est un grand modèle du structuralisme. La question de savoir comment je suis arrivé à cette réflexion, c'est par la question de la structure en psychiatrie. J'y ai toujours cru très profondément ; par exemple, au départ, en psychanalyse, la question est psychotique/névrosé, ce sont des similitudes, et j'essaie de les faire apparaître dans un schéma. Pour moi, le mental, le psychisme, est indistinct du politique. C'est une idée du premier Deleuze et de Guattari : le sujet est un espace micro-politique, est une représentation du monde politique. La grande idée de Deleuze et Guattari a été : « *tout délire est, par définition, d'essence politique, il n'y a pas de délire qui ne soit pas politique* ».

Mon idée est que ces caractères de la manière d'être mentale, cette phénoménologie des psycho-pathologies, des psychoses ou des névroses, correspond exactement à une phénoménologie aussi des régimes politiques qui a été développée par des philosophes comme Michel Henry, qui a développé la question de la « *filialité* » dans son livre « *C'est moi la Vérité, pour une philosophie du christianisme* ». Donc cette question de la logique et du politique, je pense, par exemple, que la psychologie positive du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui nous amène à penser qu'un chat est un chat, ne permet pas de penser psychisme et de penser des rapports politiques. En ce qui me concerne, je crois qu'il y a des structures concernant la manière d'être et concernant les rapports des êtres qui génèrent des attitudes politiques. Je crois à cette phrase du premier Deleuze qui dit : « *tout délire est, par essence, politique* » ; un délirant est toujours quelqu'un qui s'imagine que des groupes le persécutent, qu'il y a des sociétés secrètes, des groupes de pression, qui s'adressent à lui et qui essaient de lui nuire, ....

Je suis intimement persuadé de cette phrase du premier Deleuze, et c'est pourquoi j'en veux au second, qui est le Deleuze anti-démocratique, qui n'aime pas le débat, ni les discussions de bistrot. Je ne vois pas pourquoi les discussions de bistrot ne seraient pas d'un haut niveau je ne suis pas d'accord avec lui là-dessus, mais je m'éloigne de mon propos initial et de la question posée.

En quoi la question logique détermine-t-elle quelque chose de la pensée politique ? Je crois que cette consistance de la chose républicaine apparaît au même moment que la démocratie, c'est absolument contemporain et il n'y a pas de république qui ne se pose la question de l'égalité, de la liberté, de la fraternité.

J'ai posé tout à l'heure la question de la confusion ; je pense que la subjectivité, le fait d'être un sujet, de penser, de ressentir des émotions, il y a toujours là-dedans une épaisseur de confusion. Nous sommes toujours, lorsque nous croyons, lorsque nous pensons, lorsque nous émettons une opinion, ou lorsque nous ne l'émettons pas, nous sommes toujours partagés par cette organisation logique. Nous sommes des êtres commandités par la logique, mais pas par la logique aristotélicienne avec la syllogistique, exploitée par la scolastique, etc, mais par la logique subjective, et par la logique « *intuitionnelle* », qui est une logique qui tient compte de ces quantificateurs complexes qu'a apporté Robert Blanché, et si l'on va plus loin, avec ce qu'a proposé Piaget, on en arrive au fait que les questions logiques ne s'arrêtent jamais dans le psychisme de tout un chacun, c'est cela la vie subjective, à mon sens.

En conclusion, je prendrai l'élément de définition qui j'ai donné : qu'est-ce qu'une démocratie consistante du point de vue de l'organisation politique, sur quoi cela repose-t-il ? Je voudrais reprendre les quelques auteurs qui ont développé et défendu cette théorie du tirage au sort et cette théorie critique de la représentation : Jon Elster ses travaux portent notamment sur le marxisme analytique et sur la théorie du choix rationnel, et étudient notamment le paradoxe de Condorcet : pourquoi le vote ne représente pas le désir des acteurs. Le problème de la démocratie ne repose pas tellement sur les votes, mais sur l'interdiction du débat qui est interdit par la république non démocratique, incestueuse, c'est une évidence. Quelques auteurs vont dans ce sens tel Badiou.